



Des réfugiés traversant la frontière nord de la Serbie dans la boue, un jeune Afghan hagard, des tombes sans nom de réfugiés en Grèce... Gustavo Vilchis a voulu tout saisir au cours de ses voyages. GUSTAVO VILCHIS

Gustavo Vilchis, un photographe mexicain, suit les vagues de réfugiés depuis plus d'un an et demi

Un témoin au côté des migrants

KESSAVA PACKIRY

Exil ► Sur la photo, un jeune homme pose, le regard hagard, alors qu'à l'arrière-plan un bulldozer démolit la halle abandonnée où lui et ses compagnons avaient trouvé refuge. «J'ai pris cette photo à Belgrade, en Serbie. Le jeune homme est un migrant d'origine afghane. Dans son pays, il était interprète pour l'OTAN. Mais quand les forces de la coalition ont commencé à se retirer, elles ne lui ont même pas laissé une chance de pouvoir rejoindre un pays occidental. C'était comme signer son arrêt de mort.» Gustavo Vilchis perd son regard sur cette image. Et raconte: «J'ai passé beaucoup de temps avec lui, comme avec toutes les autres personnes que j'ai photographiées d'ailleurs.»



«J'ai tenu à passer du temps avec eux avant de sortir mon appareil»

Gustavo Vilchis

Gustavo Vilchis est photographe. Depuis un an et demi, ce Mexicain suit, sur plusieurs étapes, le parcours des migrants cherchant à rejoindre l'Europe: la Turquie, la Grèce, la Serbie. Gustavo Vilchis s'est formé en autodidacte. Mais il a ça dans le sang: son grand-père, photographe, est l'auteur du fameux cliché du révolutionnaire Emiliano Zapata, qui trône dans tous les bars mexicains. «Il n'avait pas eu le choix. Zapata lui a ordonné de le prendre en photo, ou alors c'était le peloton d'exécution...»

Avoir leur confiance

Gustavo Vilchis, récemment de passage à Fribourg, avait déjà réalisé un travail photographique sur les migrants sud-américains, à la frontière mexicaine. Une zone dangereuse, dit-il, souvent contrôlée par les mafias. Il est donc plutôt aguerri lorsqu'il décide, à la suite d'un séjour en France, de s'intéresser aux migrants rejoignant l'Europe. «J'ai tenu à passer du temps avec eux, parfois plusieurs semaines, avant de sortir mon appareil. C'est ainsi que j'ai pu avoir leur confiance. Je voulais faire autre chose



Ses photos, souvent en noir et blanc, redonnent un visage aux migrants. GUSTAVO VILCHIS

que du photojournalisme, montrer tous les aspects de ces rencontres, les bons comme les moins bons. J'ai par exemple aussi voulu exposer leur souffrance, qui témoigne de leur force de caractère. Malgré tout ce qu'ils traversent, ces hommes et ces femmes gardent un espoir et un esprit fort.»

Gustavo Vilchis raconte: «Il y a eu une constante durant toutes ces rencontres: les gens me montraient régulièrement des photos de leurs proches, qu'ils avaient perdus au pays. J'ai le souvenir d'une femme kurde, qui me montrait les images de ses enfants morts depuis six ans. Ils avaient été tués durant les combats... Tous ces gens côtoient la mort de près. Ils vivent avec ça.» Le photographe de 37 ans s'est rendu dans les camps du Kurdistan turc – «gérés de manière très militaire, les conditions étaient très difficiles...» – sur l'île de Chios où il était encore à la fin décembre, ou en Serbie.

«Ça pourrait être vous»

«Je suis resté trois mois en Serbie. Contrairement à la Bulgarie, c'est un pays qui, au début de la vague migratoire, s'est montré très accueillant avec les migrants. Mais les autorités ont par la suite changé leur rapport avec les réfugiés. Leurs conditions se sont détériorées. Les camps étaient pleins. Les gens cherchaient n'importe quel abri, comme des halles abandonnées. Il régnait là des odeurs abominables des besoins qu'ils y faisaient. Je me suis souvent demandé pourquoi on poussait les gens à survivre dans ces conditions... Et ces gens, ça pourrait être vous, ça pourrait être moi! Ce sont des moments choquants. Mais on ne peut pas se permettre de pleurer. Je devais me concentrer sur ma mission.» I

À CHIOS, LE FROID

Gustavo Vilchis s'est rendu tout récemment à Chios, en Grèce, où il a retrouvé Mary Wenker, la Fribourgeoise qui l'a hébergé quelques semaines chez elle. Bénévole dans une équipe travaillant sur place elle décrit: «Si les arrivées de bateaux se font plus rares, des problèmes plus importants se posent, la capacité d'accueil de l'île ayant été dépassée depuis longtemps. Les nouveaux arrivants sont logés dans des tentes sur la plage, sans chauffage. Ces derniers temps, la température était en dessous de zéro. Les coupures d'électricité sont fréquentes. Nous n'avons pu que distribuer des couvertures de survie. Des conditions qui augmentent plus encore le stress et les traumatismes endurés. KP